changements prodigieux qui s'y sont accomplis dans les âmes et pour les âmes. Dieu est avec nous. Courage et confiance ! »

Toujours pleins de confiance en la bonté de Dieu et la protection de notre Immaculée Mère, guidés, aidés, encouragés par le nouveau Père qui nous est donné, nous ne cesserons de combattre *usque ad mortem* pour Dieu, pour l'Église, pour la Congrégation !

Rapport sur le vicariat d'Athabaska-Mackenzie.

Le temps écoulé entre le dernier Chapitre général et celui qui va se réunir a vu se produire les événements les plus désastreux pour le vicariat d'Athabaska-Mackenzie. La mort a fauché dans nos rangs. Mgr Henri-J. FARAUD, notre premier vicaire apostolique, est tombé d'abord, suivi bientôt par le R. P. COLLIGNON et le R. P. LECOMTE. Tout le monde comprend sans doute que les pertes que nous venons de faire sont sérieuses; mais on ne peut en avoir une juste idée si l'on ne connaît bien les personnes, les lieux et les circonstances au milieu desquels nos chers défunts ont passé leur vie et où ils ont donné la mesure de leur valeur. Ce n'est point ici le lieu de faire leur oraison funèbre. Qu'il me suffise de dire que Mgr FARAUD est encore et sera longtemps entouré de la vénération et des regrets universels. Le R. P. COLLIGNON et le R. P. LECONTE laissent chacun dans la région où ils exerçaient leur zèle un vide immense. Par l'étude et la pratique, ils avaient acquis une connaissance parfaite des langues des peuples qu'ils évangélisaient. Ils étaient estimés et aimés de leurs confrères, des catholiques et même des protestants. L'un et l'autre encore à la fleur et dans la force de l'âge promettaient de bons et fidèles services pour de nombreuses années. Tout cela, sans

compter leurs autres qualités personnelles, faisait d'eux des sujets précieux et rend leur perte plus sensible. Un autre de nos Pères nous a été enlevé, non par le coup de la mort, mais par la volonté de notre Saint-Père le Pape et de notre Révérendisisme Père Général, et est devenu le premier vicaire apostolique de la Saskatchewan, Mgr PASCAL. S'il peut être flatteur pour nous qu'on vienne prendre dans nos rangs des évêques pour les diocèses voisins, nous ne recevons pas là une compensation du préjudice que nos Missions reçoivent par la perte de leurs meilleurs sujets.

Parmi nos Frères convers, nous avons eu aussi de grandes pertes. Le cher F. SALASSE est mort à la Providence; le F. FORTIN a été atteint d'un mal qui a nécessité son départ; les FF. BOISRAMÉ et RENAUD ont été rappelés du vicariat; le F. O'BRIEN a dû être transporté à l'Hôtel-Dieu de Montréal, où il reçoit un traitement jusqu'à ce jour inefficace. Deux autres frères n'ayant que des vœux temporaires nous ont quittés.

Je dois reconnaître que la Congrégation est venue à notre secours d'une manière généreuse. Pourrais-je oublier la joie que je goûtai naguère en rentrant dans mon vicariat escorté de 3 jeunes Pères et de 5 Frères convers, tous pleins de zèle et d'ardeur et promettant de servir fidèlement Dieu et sa sainte Église? Je n'ai pas de termes assez éloquents pour exprimer toute ma reconnaissance envers notre Révérendissime Père Général à cette occasion. Mais, hélas! puisque la mort est venue depuis frapper un nouveau coup parmi nous, on ne pourra me reprocher d'être insatiable dans mes désirs si je prie qu'on me donne au plus tôt un nouveau Père pour remplacer le R. P. LECONTE.

Le personnel actuel du vicariat se compose de 2 évêques, de 25 Pères et de 25 Frères dont plusieurs n'ont

encore que des vœux de cinq ans. Ce personnel est disséminé dans trois vastes districts : la rivière la Paix, Athabaska et Mackenzie.

Le district de la rivière la Paix comprend la partie sud-ouest du vicariat et renferme les Missions de Saint-Bernard, de Saint-Augustin, de Saint-Charles et de Saint-Henri.

1° *Saint-Bernard.* — Cette Mission est située à l'extrémité ouest du petit lac des Esclaves. Elle est confiée aux RR. PP. Desmarais, Falher et Dupré, aidés des FF. Ryan, Behan et Laurent. Non seulement la population qui habite les bords du petit lac des Esclaves, lequel mesure 75 milles de longueur, reçoit les soins assidus des missionnaires, mais un bon nombre d'autres lacs plus ou moins éloignés et où résident des familles parfois considérables, sont visités annuellement. Tels sont, entre autres, les lacs Esturgeon, Poisson-Blanc, la Truite, de l'Orignal, Kitow et Wabaskau. Je ne dois pas omettre une station voisine sur la rivière de Cœur où un Père doit résider en permanence pour contrecarrer l'influence d'une mission protestante qui y a été établie. En temps de paix, le personnel actuel suffirait à peine à la besogne; mais depuis que des ennemis puissants sont venus fondre sur ce pays jusque-là tranquille, une guerre acharnée s'est déclarée et se poursuit dans des conditions qui mettent en relief le zèle infatigable de nos Pères. Voyages à la raquette, campements dans la neige, sans autre abri dans les lieux visités que de misérables cabanes, rigueur du froid, etc., voilà l'assaisonnement de ces courses apostoliques. Un homme engagé accompagne le Père, conduit les chiens attelés au traîneau chargé des provisions de bouche, des couvertures et de la chapelle, et prépare la maigre cuisine du missionnaire qui, lui, se traîne comme il peut. La Mission fait tous les frais de ces

voyages. Impossible d'obtenir le moindre secours local sans le payer chèrement. Mais enfin, à force de courage, de zèle et de sacrifices, nos Pères ont jusqu'à présent maintenu la suprématie du catholicisme dans la contrée.

Mais il y a un autre terrain particulièrement cher au protestantisme et sur lequel nous devons nous mesurer avec lui. Je veux parler des écoles. Nos Pères se sont faits instituteurs. Ils ont ainsi neutralisé les efforts des ministres. Toutefois, ces messieurs ne se tiennent pas pour battus. Gens de ménage et de pot-au-feu conjugal, ils ont cependant un certain zèle, bien rétribué sans doute, qu'ils font partager à leurs femmes, et voilà que ces dames s'efforcent d'attirer chez elles les jeunes filles ou même des orphelines et leur enseignent les travaux convenables à leur sexe. Le piège est visible et pourtant de pauvres gens s'y font prendre. Il y aurait à cela un remède. Ce serait l'établissement d'un couvent de religieuses comme à la Nativité et à la Providence. Grave question qui me préoccupe, car il s'agit d'abord de trouver des religieuses et ensuite d'assurer leur subsistance.

2° *Saint-Charles,* situé près du fort Dunvegan, sur la rivière la Paix, serait une Mission florissante si la maladie et la famine n'avaient fait d'immenses ravages dans la tribu des Castors et réduit presqu'à néant une population jadis nombreuse. Les RR. PP. Leserrec et Letreste, aidés des FF. Milsent et Treillet, desservent cette Mission à laquelle sont rattachés les postes de la Grand'-Prairie, du fort Saint-Jean et du fort Hudson's-Hope dans les montagnes Rocheuses. Pendant que le P. Leserrec dirige les travaux spirituels et matériels de Saint-Charles, le P. Letreste consacre son zèle aux pauvres Castors et autres familles métisses ou iroquoises qui fréquentent les stations mentionnées plus haut. Ils ont si bien réussi

que les missionnaires protestants ont dû battre en retraite et nous laisser seuls maîtres du terrain.

3° *Saint-Augustin* est situé 20 lieues au-dessous de Saint-Charles, sur la rivière la Paix, vis-à-vis de l'embouchure de la rivière Boucane (Smoky-River). Le R. P. Husson, qui l'a fondée, en est chargé. Je lui ai donné le F. Mathys pour aide et compagnon. Les ministres protestants cherchèrent les premiers à s'établir dans cet endroit. L'essai ne réussit pas d'abord, mais après plusieurs tâtonnements qui durèrent quelques années, ils finirent par s'installer d'une manière très avantageuse. Les fonds ne leur manquaient pas. Sous prétexte d'établir une ferme modèle où les indigènes recevraient des leçons d'agriculture, ils obtinrent du gouvernement canadien des subsides considérables. Puis, grâce à des appels et des quêtes multipliés dans les pays protestants, les secours affluant de plus en plus, rien ne fut épargné. Les machines les plus perfectionnées pour le travail des champs furent introduites, de vastes terrains labourés et ensemencés, de belles moissons recueillies. Un moulin à farine compléta cette installation sans compter une basse-cour et un troupeau en pleine prospérité. Aussitôt, une école fut ouverte, et de pauvres enfants catholiques y furent reçus, nourris et vêtus au détriment de leur foi ! Le P. Husson fut chargé de lutter contre le colosse, seul avec son bréviaire et sa hache. Il se bâtit une maison et une chapelle convenables (car, disons en passant, qu'il est le grand bâtisseur de Missions du district de la rivière la Paix) et se mit à rappeler à ses ouailles la notion du devoir. Il eut le bonheur d'en maintenir plusieurs dans la fidélité à leurs obligations de catholiques; mais les autres, pressés par la misère de donner quelque gage aux ministres dont ils attendaient des secours, continuaient d'envoyer leurs enfants à l'école protestante.

Telle était la situation quand je visitai cette Mission à mon retour d'Europe. Il fallait aviser et trouver un remède à ces maux. Nous reprîmes un projet que le regretté P. Collignon avait conçu, de concert avec le P. Husson. Ce dernier avait pris possession d'une terre qui possédait un avantage important, mais qui ne se prêtait nullement à une culture tant soit peu développée. Il s'y était installé, comme nous l'avons vu. A peu de distance de là se trouvait une magnifique prairie, vaste, unie, fertile, enveloppée au nord par de verdoyantes collines qui s'élèvent en amphithéâtre à une grande hauteur. Nos Pères trouvaient que cela ferait bien leur affaire et que la Mission tirerait bon parti de tous ces éléments de prospérité. Mais à l'encontre de leurs désirs se posait la loi du premier occupant. Ce n'était pas une barrière infranchissable, et un marché fut conclu à l'avantage des deux parties. On se croyait sûr de son coup. Mais quand le P. Husson se présenta pour entrer en possession de son terrain, il trouva une telle opposition, une telle hostilité, non seulement de la part du propriétaire vendeur, mais encore de ses parents et de ses voisins, qu'il dut se désister pour éviter de plus grands maux. On ne tarda pas à découvrir d'où venait tant de trouble dans les esprits. Les protestants, jaloux de voir que la Mission catholique pourrait se développer et lutter bientôt à armes égales, avaient soulevé cette tempête. Que faire alors? Nous n'avons encore ni police, ni juges, ni tribunaux, et il fallut céder devant la violence. Le P. Collignon fut très affligé de notre insuccès; il était alors près de sa fin, et la dernière lettre qu'il m'écrivit quinze jours avant sa mort, me racontait tout cela fort au long. Quand j'arrivai cet été, l'avis unanime des Pères fut que nous devions essayer de reprendre cette affaire.

Un conseil public fut tenu où, après avoir reproché le

manque de foi de l'année dernière, un nouveau marché fut proposé, débattu et enfin accepté. Je crus devoir consentir à quelques conditions plus onéreuses pour la Mission et nous nous félicitâmes d'avoir reconquis un terrain dont l'utilité et la valeur ne pourront que croître avec le temps. Mais ce ne devait pas être notre seul engagement. Dans le conseil, où les principaux catholiques étaient présents, j'avais insisté de nouveau sur la défense qui leur est faite de mettre leurs enfants à l'école du ministre. Le plus éloquent ou, si vous le voulez, le plus parleur de la bande me répondit : « C'est vrai, nous sommes catholiques et nous voulons que nos enfants le soient aussi, mais nous sommes obligés de ménager le ministre. Il est notre maître, nous sommes ses esclaves, nous récoltons un peu de grain, mais il nous faut aller le moudre chez lui. Veux-tu nous rendre libres, sauver notre foi et celle de nos enfants? Fais venir toi-même un moulin à farine et nous ne serons plus obligés de recourir au ministre et d'obtenir ses secours au préjudice de notre conscience. » Que répondre à un argument si simple? Je ne vis d'autre moyen de résoudre la question qu'en m'engageant à les satisfaire, et maintenant que j'ai donné ma parole, il me faudra bien la tenir. Ainsi, la Mission de Saint-Augustin est à refaire de fond en comble. Cela va occasionner des dépenses et un retard fâcheux; mais, comme dit le proverbe, mieux vaut tard que jamais.

Mgr FARAUD avait senti le besoin de fortifier nos Missions dans ce district et il y avait envoyé le R. P. COLLIGNON dont le zèle, la prudence et l'expérience étaient une garantie de succès. Mais, hélas! Mgr FARAUD mourut, et son fidèle compagnon ne tarda pas à aller le rejoindre dans la tombe. Il est bon de se rappeler que ce pays de la rivière la Paix est le seul du vicariat qui offre des

chances sérieuses de développement et d'avenir. On vante partout ses richesses minérales et l'or même se trouve en parcelles abondantes dans les sables du rivage. Ses vastes prairies n'attendent que des colons pour se couvrir de moissons ou de troupeaux. Les ministres qui ont bon flair multiplient leurs efforts de ce côté. Ils y ont un évêque que nous allons retrouver au fort Vermillon à la tête d'un établissement prospère.

4° *Saint-Henri* est situé près du fort Vermillon à 300 et quelques milles de Dunvegan. Les RR. PP. Joussard et Dupin y résident et les FF. Reynier et Debs leur prêtent un généreux concours. La fertilité du sol a décidé plusieurs anciens engagés de la Compagnie à s'y fixer, et ils font dans la culture et l'élevage des troupeaux de rapides progrès. L'élément protestant y coudoie l'élément catholique. Bien que celui-ci prédomine numériquement, celui-là l'emporte par la fortune et les moyens d'action. L'évêque anglican d'Athabaska demeure là, et assisté de ministres et de maîtres d'école avec renfort de machines à vapeur, de scies et de moulins à farine, il est à la tête d'un vaste établissement. C'est assez dire que nos Pères ont là aussi une lutte continuelle à soutenir; mais Dieu leur fait la grâce de maintenir leur courage à la hauteur des difficultés. Je crains seulement que le P. Joussard ne dépasse la mesure de ses forces. Il a dû construire une nouvelle résidence avec une école, et les autres travaux réclament non seulement sa direction, mais sa coopération active. Il est chargé de la Mission des Castors et visite, en outre, la rivière au Foin, où bon nombre d'esclaves viennent faire la traite des fourrures. C'est à 200 milles environ du fort Vermillon qu'ils se réunissent, et cette distance occasionne naturellement de longs et pénibles voyages. Le R. P. Dupin fait la classe aux enfants et donne aux Cris le secours de son ministère.

Le cher P. JOUSSARD m'a demandé avec instance un nouveau Frère, et j'ai bien reconnu la légitimité de sa demande. Il s'épuise à la besogne, et le F. REYNIER, quoique plein d'ardeur, se fait vieux. Il m'a, de plus, si bien prouvé la nécessité de procurer à Saint-Henri un moulin comme à Saint-Augustin, que je n'ai pu me tirer de ses mains qu'à la condition de le satisfaire. Où tout cela va-t-il me mener? Les promesses coûtent peu, sans doute, mais leur réalisation coûtera fort cher. Avant de quitter Saint-Henri, je citerai la manière édifiante dont un pauvre sauvage sortit victorieux d'une controverse dans laquelle l'évêque anglican l'avait engagé. « Un jour, dit-il, étant entré pour affaire chez le bishop, il me reçut fort bien et ne tarda pas à tirer sa Bible et à me plaindre de mon ignorance. Je tirai, moi aussi, mon livre cris que je porte avec moi, et, le lui montrant, je lui dis que je trouvais là une connaissance suffisante de la religion. Il le prit, le regarda et tomba sur le mot Marie. « Voilà, dit-il, en quoi tu es dans l'erreur; « ton livre te fait prier Marie et le mien dit qu'il ne faut « prier que Jésus. » Et il essaya de me prouver que je faisais très mal de prier Marie. « Réponds-moi, lui dis-je : tous « les hommes ont une mère; j'ai la mienne que j'aime; en « as-tu une aussi, toi, ou es-tu venu tout seul sur la terre ? « — Sans doute, répliqua-t-il, je ne suis pas venu au « monde comme un champignon et j'ai une mère comme « les autres.—C'est ce que je pensais, lui dis-je; tu as une « mère et tu l'aimes aussi sans doute. Or, tu sais que « Jésus a Marie pour mère et tu n'oseras pas dire qu'il « n'aime pas sa mère. C'est pourquoi, nous catholiques, « nous croyons qu'il faut prier Jésus d'abord et qu'il faut « prier Marie aussi, car, puisque Jésus aime sa mère, il ne « lui refusera pas les grâces qu'elle demande pour nous ! » Le bishop, ajouta-t-il, demeura sans réplique et c'est

ainsi que je sortis victorieux de la lutte. » Ce brave sauvage était tout fier en me racontant cela l'été dernier, et moi je bénissais Dieu qui met dans le cœur de nos chrétiens de si beaux sentiments et sur leurs lèvres des paroles si naïves et si vraies que les docteurs de l'hérésie ne peuvent les entendre sans être confondus.

Je me suis étendu un peu longuement sur le district de la rivière la Paix, parce que je viens de le visiter et qu'il est moins connu. Je me bornerai à présenter l'état sommaire des autres Missions.

Le district d'Athabaska se compose des Missions de la Nativité, de Notre-Dame des Sept-Douleurs, de Saint-Isodore et de Saint-Joseph.

1° *La Nativité* est une Mission florissante, située près du fort Chipweyan, à l'extrémité ouest du lac Athabaska. Mgr PASCAL en était naguère le supérieur ; il est remplacé aujourd'hui par le R. P. LE DOUSSAL. Les Frères convers y sont au nombre de six. Ce sont les FF. SCHERS, ANCEL, HÉMON, CHARBONNEAU, LEROUX, HOYER. Je ne compte pas le F. LAVOIE, qui nous a été prêté temporairement par Mgr PASCAL pour des travaux particuliers, dont je dirai un mot plus tard. Les Sœurs Grises ont ici un établissement prospère, où trente-cinq enfants reçoivent tous les soins désirables pour leur éducation et leur instruction. Après la Providence, nos chers Frères sont les pères nourriciers de la Mission ; ils comprennent leur noble tâche et s'y dévouent avec une ardeur admirable. Froid rigoureux, vent glacial, tourbillons de neige, ils bravent tout pour fournir à chacun, petits et grands, les poissons quotidiens.

La population indigène est entièrement catholique, malgré la présence d'un ministre et d'un maître d'école protestants.

Le fort Mac-Murray reçoit annuellement la visite d'un missionnaire de la Nativité.

2° *Notre-Dame des Sept-Douleurs* se trouve près du fort du Fond-du-Lac, à l'extrémité est du lac Athabaska. C'est un établissement très modeste. Le bois de construction y est rare et le bois de chauffage aussi ; il n'est donc pas étonnant que la résidence et la chapelle attenante aient une pauvre apparence. Mais ce n'est pas le beau ni le confortable que vient chercher le missionnaire ; il vient, avant tout, sauver les âmes. Or, la population entière des Mangeurs de caribou est maintenant catholique. Le R. P. de Chambreuil y demeure, en compagnie du R. P. Breynat, qui s'y forme à l'étude de la langue montagnaise et à la vie du nord. En été, ils viendront passer quelques mois avec leurs Frères de la Nativité.

3° *Saint-Isidore* est établi près du fort Smith, au pied des rapides voisins de la rivière au Sel. Pour éviter ces rapides, la Compagnie de la baie d'Hudson a ouvert un chemin de charrettes de 18 milles de long, à chaque extrémité duquel se trouvent les débarcadères des deux steamboats d'Athabaska et de Mackenzie. Le R. P. Laity dessert cette Mission fréquentée par des Montagnais et où quelques métis se sont installés. Ils sont tous catholiques. Le P. Laity vient passer la plus grande partie de l'hiver à la Nativité.

4° *Saint-Joseph* est situé près du fort Résolution, sur le bord du grand lac des Esclaves. Le R. P. Dupire y réside avec le F. Larue. Il y a là aussi un poste du Fond-du-Lac que le missionnaire visite quand la chose lui est possible. Mais il est seul actuellement, et il lui faut non seulement garder son troupeau, mais encore faire l'école régulièrement. C'est qu'il y a là une mission protestante avec un ministre fanatique, enragé de ne pas réussir et

obstinément opiniâtre dans ses attaques contre la foi de nos chrétiens. Contre un pareil ennemi, on ne saurait prendre trop de précautions. Saint-Joseph a besoin d'une nouvelle chapelle, l'ancienne ayant été démolie de fond en comble.

Le district du Mackenzie comprend les Missions de la Providence, de Saint-Michel, du Sacré-Cœur, de Saint-Raphaël et Saint-Paul, de Sainte-Thérèse, de Notre-Dame de Bonne-Espérance et du Saint-Nom-de-Marie.

1° *La Providence*, située sur les bords du Mackenzie, à 40 milles environ du grand lac des Esclaves, est tout à la fois la tête et le cœur de ce district, grâce surtout à son couvent de Sœurs Grises, où les enfants métis des engagés de la Compagnie et un plus grand nombre d'enfants sauvages de toute langue et de toute tribu sont élevés chrétiennement. Leur nombre s'est élevé jusqu'à quarante-cinq et monterait indéfiniment si les moyens de subsistance croissaient parallèlement. La chasse ne compte plus et la pêche subit des variations qui ont obligé de diminuer le nombre des élèves. Le R. P. LECORRE est depuis longtemps supérieur de cette Mission, à laquelle il a voué son zèle et ses talents. Le R. P. BROCHU est son compagnon actuel. Les FF. Olivier CARROUR, LORFEUVRE, O'CONNELL, Louis BAUDET, MICHEL et AUCLAIR, qui y travaillent, méritent les éloges que j'ai donnés à nos frères de la Nativité. C'est le même courage et le même dévouement. Quelques familles métisses résident au fort. Les sauvages appartiennent à la tribu des Esclaves et sont, en général, fort apathiques. Une tribu, à laquelle on donne le nom de *Castors*, était réfractaire, retenue loin des Pères par l'influence d'un bourgeois fanatique. Ce bourgeois étant parti, le P. LECORRE vient de m'écrire qu'il a eu la consolation d'incorporer à l'Église quelques

chefs de cette peuplade, qui suivra sans doute l'impulsion donnée. A l'embouchure de la rivière au Foin, se trouve un petit village d'Esclaves que les Pères de la Providence ont à visiter, outre la tribu des Castors dont je viens de parler. Des travaux importants s'imposent à cette Mission. Le couvent des Sœurs menace ruine et il faut en construire un plus vaste que le premier.

2° *Saint-Michel* est situé près du fort Raë, à l'extrémité d'une baie profonde, au nord du grand lac des Esclaves. Les RR. PP. Roure et Ladet y résident et entretiennent la foi dans l'âme des Flancs-de-chien qui peuplent le pays. Les ministres ont essayé, à plusieurs reprises, d'y faire des prosélytes ; ils ont piteusement échoué. Ainsi, grâce à Dieu, les populations des contrées des grands lacs Athabaska et des Esclaves sont exclusivement catholiques. Il nous faut arriver au fort Simpson pour trouver le premier sauvage protestant. J'oubliais de mentionner le F. Josso, qui rend à la Mission Saint-Michel tous les services qu'il peut.

3° *Sacré-Cœur* au fort Simpson. — Le fort Simpson est le quartier général de la Compagnie dans le Mackenzie ; aussi l'évêque anglican y a-t-il établi son siège. Dès le principe, les protestants avaient résolu de se conserver ce poste et l'on nous empêcha longtemps d'y avoir un logis quelconque. Nous ne pouvions y faire que des apparitions, tandis que les ministres y résidaient en permanence. Il n'est donc pas étonnant qu'avec tous leurs moyens d'action ils aient fini par se faire des adhérents et qu'ils soient arrivés à nous enlever à peu près la moitié de la population. C'est même une chose admirable qu'une si grande proportion soit restée catholique. A la fin, cependant, nous réussîmes à nous procurer une résidence au fort Simpson ; un Père put y demeurer la plus grande partie du temps et visiter, en outre, le fort

Wrigley, situé également sur le Mackenzie, à 136 milles du fort Simpson. Ce fort Wrigley a eu des jours prospères et la chasse y était abondante ; mais, depuis plusieurs années, la disette s'y fait périodiquement sentir. J'ai vu, deux années consécutives, les gardiens du poste réduits à manger les fourrures qu'ils avaient achetées des sauvages, dans un autre but sans doute, ou bien arracher avec peine quelques racines et les dévorer pour sauver leur vie. Ce ne sont pas des conditions favorables au succès d'une Mission. Le regretté P. Leconte desservait ces deux postes que la maladie l'a forcé de quitter et qu'il ne reverra plus, hélas ! Ce cher Père parlait très bien l'anglais, ce qui est fort utile au centre commercial du pays ; mais surtout il se distinguait par une connaissance parfaite de l'esclave, qui est la langue des indigènes. Il était, en outre, excellent musicien et il avait acquis une grande habileté dans la charpente et la menuiserie. Il s'est dévoué, il a travaillé, il a souffert sans presque aucune autre compensation en ce monde que le témoignage de sa conscience. Que Dieu lui accorde au moins maintenant rafraîchissement, paix et lumière ! Mais cette mort fait un vide qu'il faut absolument essayer de combler et le plus tôt possible ; c'est pourquoi je demande avec instance un nouveau Père.

4° *Saint-Raphaël* et *Saint-Paul*. — Saint-Raphaël est situé près du fort de Liards, sur la rive droite de la rivière de ce nom. Les Esclaves, les gens de la Montagne et les Nahanés venaient autrefois en grand nombre faire à ce poste la traite de leurs fourrures. De ces tribus, les deux dernières ont presque entièrement été détruites par les maladies et la famine. C'était chez eux qu'on trouvait les meilleurs chrétiens. La foi a sans doute pénétré dans la première tribu, mais la vie chrétienne laisse encore beaucoup à désirer, malgré le zèle du R. P. de

KÉRANGUÉ, qui dirige cette Mission. Il a, je ne dirai pas pour *socius*, mais pour confrère, le P. GOURDON, dont le séjour habituel est à Saint-Paul, près du fort Nelson. C'est cette station qui a été dévastée, l'été passé, par une inondation sans précédent dans le souvenir des habitants. Tout fut perdu, maison, chapelle, linge, mobilier, livres, etc. Le P. GOURDON, qui se trouvait alors à Saint-Raphaël, connut ce désastre en voyant le tabernacle de sa chapelle entraîné par le courant au milieu d'autres débris. Les sauvages sont Esclaves et Thekenés et laissent beaucoup à désirer. Le F. Marc LE BORGNE, plein, lui aussi, de zèle et de dévouement, aide autant qu'il le peut ces pauvres Missions. L'accès en est difficile et dispendieux. En été, il faut dix à douze jours pour aller du fort Simpson au fort de Liards et autant de ce dernier poste au fort Nelson. J'ai appris que les protestants viennent d'envoyer un prédicant dans ces parages.

5° *Sainte-Thérèse*, située près du fort Norman, à l'embouchure de la rivière d'Ours. Cette Mission, suivant les mutations des postes de traite, a été tantôt transportée sur le bord du grand lac d'Ours, tantôt ramenée sur les rives du Mackenzie, où elle est enfin demeurée. Le R. P. DUCOT, aidé du cher F. Jean-Marie BAUDET, en est chargé depuis longtemps. Il évangélise les sauvages du grand lac d'Ours et les familles qui occupent soit les rives du Mackenzie, soit quelques branches orientales des montagnes Rocheuses. Depuis longtemps, il gémissait de l'isolement auquel il était condamné, et j'ai été heureux de lui adjoindre le R. P. GOUY comme *socius*. Au fort Norman se trouve aussi une mission protestante qui a quelques adeptes parmi les gens du fleuve.

6° *Notre-Dame de Bonne-Espérance* ou *Good Hope* a été jusqu'à ces derniers temps notre poste le plus avancé vers le nord. Le R. P. SEGUIN l'occupe toujours avec son

vieux compagnon le F. Kearney, deux braves vétérans qui nous donnent à tous le plus bel exemple de courage, de zèle et de persévérance. Voilà plus de trente ans qu'ils travaillent à l'établissement du règne de Dieu dans ces contrées polaires, sans défaillance et sans reproche, l'œil fixé sur l'étoile qui verse dans leur cœur de doux rayons d'espérance. Aussi les Peaux-de-lièvre, gens de la Montagne ou Loucheux, auprès desquels ils ont eu accès, sont-ils gagnés à la foi catholique. Le cher P. Seguin n'est pas seul aujourd'hui. Mgr Clut est allé l'honorer et le réjouir par sa présence durant tout l'hiver et lui a mené le R. P. Audemard pour compagnon.

6° *Mission du Saint-Nom de Marie*, près du fort de Peel's River. — C'est notre dernière station, récemment établie pour l'évangélisation des Loucheux et des Esquimaux. Les RR. PP. Giroux et Lefebvre se consacrent à ce travail avec un entrain et un courage dignes de tout éloge. Le P. Giroux, qui s'occupe des Loucheux, ne manque pas de consolation, car si une partie de cette tribu est malheureusement protestante, la partie catholique est remplie d'une ferveur admirable. Je ne puis en dire autant du P. Lefebvre, qui est chargé des Esquimaux. Il sème dans les larmes et ne voit point encore germer de moisson. Ces chers Pères sont logés dans une pauvre maison faite provisoirement et à la hâte ; mais le provisoire se prolonge, ainsi que les inconvénients et le malaise qui en sont la suite.

Voilà l'état sommaire du vicariat. Je ne puis m'empêcher de publier hautement que tous nos Pères et Frères, à quelques rares exceptions près, sont de dignes ouvriers évangéliques et travaillent avec un zèle et un dévouement admirables à la noble tâche qui leur est confiée, et cela dans des conditions qu'il est impossible de s'imaginer si on ne les connaît par expérience : rigueur

excessive du climat, pauvreté et insuffisance de la nourriture et des approvisionnements, fatigues du corps, soit dans les voyages, soit dans les travaux journaliers, fatigues de l'esprit causées par l'étude de langues barbares ou par des inquiétudes incessantes sur l'avenir des pauvres sauvages et leur malheureux sort auquel on ne voit point de remède ; isolement, éloignement prodigieux de tout commerce policé, de toute relation utile ou agréable, etc. Malgré tout cela, nos Pères sont heureux de la part qui leur est échue. Je dis malgré cela, je devrais peut-être dire à cause de cela, car le bon Dieu, voyant en eux une telle abnégation et une vie si remplie de sacrifices, ne leur doit-il pas en quelque sorte la joie de la bonne conscience et cette paix qui surpasse tout sentiment ?

L'entretien de ce vaste vicariat placé dans des conditions exceptionnelles a été de tout temps un problème qui a préoccupé l'esprit et le cœur de Mgr Faraud, et qu'il me reste à résoudre. Je vais exposer mes vues sur cette question et les projets dont l'exécution serait d'une importance majeure, si Dieu permet de les réaliser.

Mgr Faraud avait entrepris d'approvisionner nos Missions par la voie du lac Labiche, et il réussit à faire transporter nos bagages jusqu'au fort Mac-Murray. La Compagnie, qui ne pouvait ni ne voulait s'en charger jusqu'à cet endroit, consentait à les prendre là et à les distribuer dans nos différents établissements. L'âge et les infirmités forcèrent Mgr Faraud à se retirer du lac Labiche, et justement alors la Compagnie ayant adopté une nouvelle voie et complété un service de bateaux à vapeur, consentit à se charger de nos transports. Nous croyions que tout allait se simplifier, mais voici ce qui arriva. Au lieu de baisser, le prix fut élevé d'année en année d'une manière arbitraire. Nos Pères les plus éloi-

gnés en souffraient davantage, et d'eux vint le projet d'organiser nous-mêmes nos transports d'un bout à l'autre du vicariat. Il fallait pour cela se procurer un petit bateau à vapeur, etc. J'étais chargé de communiquer ces plans à Mgr Faraud et de le presser d'y mettre la main. La mort le débarrassa de tant de soucis ; mais, héritier de sa charge, je dus penser à réaliser les vœux de nos Pères auxquels je m'étais associé. Je m'assurai d'abord le concours d'un homme de confiance qui pût entreprendre de transporter jusqu'au lac Athabaska les matériaux d'un steamboat, que nous construirions ensuite sur place. Mon voyage au Canada et en France me permit de recueillir quelques aumônes que je destinai aux frais de l'entreprise. Le R. P. Gendreau, de Montréal, non seulement m'encouragea, mais me prêta le secours de sa bonne volonté et de son expérience. Par sa bienveillante entremise, toutes les machines furent achetées et expédiées jusqu'à Edmonton, d'où elles sont heureusement arrivées ici. Voulant tirer toute l'utilité possible des forces mécaniques dont nous disposons maintenant, nous avons acheté aussi l'outillage complet d'une scierie à vapeur. Dans ce pays où toutes les constructions sont en bois, il nous faut chaque année faire une dépense considérable en madriers, planches ou bardeaux que nous aurons désormais à bon marché. Mgr Pascal a eu la bonté de me prêter le Frère Lavoie qui est très entendu dans tous ces travaux. Grâce à lui, notre scierie à vapeur est déjà montée et fonctionne très bien. Nous avons déjà scié la plus grande partie du bois nécessaire à la construction de notre bateau. Ce petit bâtiment naviguera soit sur le lac, soit sur la rivière Athabaska, depuis le fort Mac-Murray jusqu'au portage du fort Smith. Mais, hélas ! reste le Mackenzie, c'est-à-dire la distance comprise entre le fort Smith et Peel's

River, distance de 1 300 milles anglais. Il faut donc un second bateau qui fasse ce trajet et approvisionne nos Missions échelonnées sur ce parcours.

On trouvera peut-être que c'est se lancer trop loin, et il est temps d'exposer toutes les raisons que nous avons d'entrer dans cette voie. Le tarif exorbitant de la Compagnie n'est pas la seule, en effet. Cette Compagnie nous déclare, en outre, qu'elle ne répond nullement des bagages qui lui sont confiés, et de peur que vous l'oubliez, elle vous dit explicitement : que ces objets soient perdus, gâtés, volés, endommagés, la perte est pour vous seul. De plus, quoique je reconnaisse que les officiers de la Compagnie sont en général bienveillants et serviables pour nos Pères, il n'en est pas moins vrai que nous sommes entièrement à leur merci et que, pour un motif arbitraire, le ravitaillement de nos Missions peut être entravé. Pour prouver que ceci n'est pas une supposition gratuite, l'année dernière, le bourgeois du petit lac des Esclaves refusa de transporter à la rivière la Paix le bagage des Missions, sous prétexte que les Pères de Saint-Bernard avaient eu quelques relations avec un traiteur libre, sans détriment pourtant des intérêts de la Compagnie. Ne doit-on pas conclure de là que si nous pouvons acquérir une honnête indépendance, nous devons au moins essayer de le faire ? Ce n'est pas tout : le bateau de la Compagnie ne visitant qu'une fois en été les postes du Mackenzie inférieur, y fait seulement escale pour déposer son chargement, et repart aussitôt. Comment alors visiter nos Missions pendant les deux ou trois heures d'arrêt qu'on nous laisse ? Vous ne pourrez voir ni les Pères ni les sauvages. Mais si vous possédez vous-mêmes un petit steamboat, vous fixez un rendez-vous aux chrétiens et vous prenez le temps suffisant pour faire une visite utile à tout le monde. Ce sont ces

motifs qui m'ont déterminé à entreprendre la construction d'un second bateau à vapeur pour le Mackenzie. Et en cela, comme je l'ai dit, je ne fais que réaliser un projet conçu par les Pères, qui en avaient le plus grand besoin.

Ceci regarde les deux districts d'Athabaska et du Mackenzie ; quant à la rivière la Paix, la chose est moins difficile, la distance moins grande, les obstacles moins nombreux. Nous avons fait construire une barque qui naviguera entre Athabaska, Landing et Saint-Bernard. De là, un chemin de charrette conduit à la rivière la Paix. La Mission est déjà pourvue d'un nombre suffisant d'animaux et de voitures pour commencer les transports jusqu'à la traverse de la rivière Boucane, où chaque poste viendra prendre ce qui lui est destiné.

En résumé, j'ai donc plusieurs grandes entreprises sur les bras ; non seulement nos deux bateaux à vapeur, mais encore les moulins de Saint-Augustin et de Saint-Henri, mais surtout l'établissement projeté de religieuses à Saint-Bernard, qu'il faudra effectuer à tout prix et le plus tôt possible, sans compter la construction d'une église à Saint-Joseph, la reconstruction du couvent de la Providence qui menace ruine, etc. On peut juger par là des dépenses considérables que tout cela va nécessiter.

Je rappellerai en finissant ce que j'ai mentionné au cours de cette lettre, c'est-à-dire qu'il est urgent de nous envoyer un nouveau Père et deux bons Frères convers avec lesquels, si le bon Dieu nous conserve nos sujets actuels, j'espère que nous pourrons continuer son œuvre pour sa plus grande gloire, le salut des âmes qui nous sont confiées et l'honneur de la Congrégation.

† ÉMILE, O. M. I.
Évêque d'Ibora,
Vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie.